

REGIS LESAGE



Une truie t'attend dans l'Orne



Nouvelle



# Une truie t'attend dans l'Orne

Durant les vingt-cinq ans de vie avec Corinne, il ne s'était pas passé une seule journée sans qu'elle me reprochât de ne pas faire comme ceci ou de ne pas me comporter comme cela ou pire encore, de n'être pas comme tout le monde. Et ses sempiternels discours me donnaient des maux de tête comme si j'avais habité Paris en bordure du périphérique. J'en avais eu ma claque et j'avais divorcé pour aller m'installer dans un endroit plus calme. Avec l'argent qui me revenait, j'avais pu acheter un antique baraquement des années trente, devenu maisonnette par l'ajout de murs extérieurs en dur, dans une rue calme de St Etienne du Rouvray.

C'était vraiment une toute petite maison de deux pièces sur le côté de laquelle on avait rajouté une cuisine en retrait du pignon et derrière celle-ci, une buanderie. Elle était au centre d'un minuscule terrain rectangulaire clos sur trois côtés par des murs en plaques de ciment préfabriquées. Sur la rue un muret au crépi jaune supportait une clôture à claire-voie. Il était interrompu sur le côté par l'entrée du garage et au milieu par un portillon surmonté d'un arceau métallique sur lequel courrait un rosier. Le garage était un baraquement fait de planches disposées bord à bord verticalement dont la jointure était cachée par une latte de bois cloué. Il était couvert de tôles ondulées ainsi que la maison.

Quand je la vis la première fois, je faisais un tour à vélo dans le quartier sur la recommandation d'un collègue. C'était ce que je cherchais. Mais elle était dans un tel état d'abandon que je retins ma joie avant d'en juger. J'enjambai la clôture. Des herbes hautes envahissaient le jardin, des ronces grimpaient le long des murs. Je fis le tour de la maison en appuyant le doigt sur chaque volet, sur les menuiseries et les murs du garage pour tenter d'y déceler une pourriture éventuelle. Mais malgré une peinture verte qui en laissait voir une autre de couleur jaune sous les écailles, les bois semblaient sains. La maçonnerie l'était aussi. En sortant, je ne pus contenir plus longtemps ma joie bien qu'il y eût encore l'intérieur à visiter. Par un voisin, j'obtins l'adresse des propriétaires et je fis une visite plus approfondie en leur compagnie la semaine suivante.

C'étaient deux vieilles dames, héritières de leurs parents défunts et premiers occupants. A la mort du dernier parent, elles voulurent la vendre pour le prix d'un logement de trois pièces, mais personne n'acheta. Les gens voulaient bien du terrain mais pas de la maisonnette, elle serait détruite pour faire bâtir un pavillon moderne avec des combles aménagés. Puis elles abaissèrent leur offre au prix du terrain nu. Mais comme elles avaient assorti la vente d'une clause de non démolition, elle ne se fit pas. Ça durait ainsi depuis des années. L'état d'abandon qui s'accroissait n'encourageait pas le coup de cœur ; elles se désolaient de voir se dégrader la maison de leur enfance.

Les pièces avaient des murs lambrissés, un plancher un peu mou et le plafond faisait le ventre. La toiture était à changer ; il pleuvait dans la buanderie ; par chance, il ne pleuvait pas ailleurs mais cela ne tarderait plus maintenant. C'était par le toit que j'imaginai commencer les travaux. Il n'y avait pas de salle de bain ni de toilettes ; pour les besoins, c'était au fond du jardin ; il n'y avait pas de chauffage central non plus. Tandis que je visitais, j'imaginai les travaux à entreprendre et j'en évaluais mentalement le coût. Je voyais parfaitement la petite maison une fois restaurée ; elle dansait déjà, pimpante devant mes yeux. Les travaux pour la rendre habitable n'étaient pas compliqués ni surhumains. On était en juin, en septembre j'aurai terminé et je pourrai me remettre à écrire. J'étais emballé. Je conclus l'affaire sur le champ à un prix plus bas que celui que les dames demandaient en promettant de garder la maison intacte, ce qui ne m'était pas difficile car elle me plaisait ainsi. J'avais d'ailleurs le sentiment qu'elle avait été faite pour moi.

Je ne savais pas pourquoi j'en pinçais pour les toits en tôles de faible pente. Ou plutôt si, je savais pourquoi : je travaillais dans une entreprise de négoce de tuiles comme vendeur et je connaissais les ennuis qu'on pouvait rencontrer non seulement pendant la pose, mais aussi dans l'entretien d'une toiture en tuiles, en ardoise c'était pire, ou en shingle. Pour moi, la tôle, c'était ce qu'il y avait de mieux ; bonne étanchéité, simplicité de pose, pas d'entretien et c'était vraiment bon marché.

En cinq journées, j'enlevai les vieilles tôles ondulées et je remis des tôles plates nervurées plus modernes de couleur claire pour réfléchir la chaleur. Profitant de l'ouverture du toit, je parvins même à redresser les plafonds en changeant quelques solivettes gauchies. Ensuite, pour raffermir les planchers et résorber leur creux, je découpai une trappe pour accéder au vide sanitaire, je soulevai les planchers avec des crics de voiture tandis que je scellai quelques poutrelles métalliques de récupération sur des plots de béton supplémentaires. J'étais dans une telle frénésie de travail que je ne vis pas l'été passer. Fin septembre, tout était fini. Je m'étonnais même d'avoir pu me donner un délai et de l'avoir tenu sans peine. Ce n'était pas la première fois que j'entreprenais des travaux, mais avant, c'est-à-dire quand j'étais encore avec Corinne, j'avais du mal à m'y mettre et ça traînait en longueur. Là, je n'en revenais pas de la légèreté qui m'avait habité, ni des astuces de construction qui m'étaient apparues clairement au moment précis où j'en avais eu besoin sans que je fisse d'effort. Un ballet s'était exécuté, je n'avais eu qu'à en entretenir le mouvement.

J'étais heureux dans ma petite maison. Le dimanche, j'aimais rester au lit. J'écoutais les bruits. J'imaginai l'endroit où ils se produisaient. Quand c'était le toit qui craquait, je pouvais être sûr qu'un rayon de soleil parvenait à percer les nuages. J'imaginai un monde ensoleillé dehors tandis que je restais confiné dans une obscurité qui n'était troublée que par les rais qui filtraient autour des volets fermés ainsi que sous les deux portes ; je ne fermais jamais les volets de l'autre pièce, ni les persiennes de la cuisine, quand j'étais là. Quand il pleuvait, les gouttes tambourinaient sur la tôle et j'aimais ça ; ces matins-là, je me blottissais sous la couette en laissant juste une oreille à découvert pour jouir de la chaleur de mon nid alors qu'au dehors régnaient le froid et l'humidité. Parfois un moineau faisait crisser ses griffes sur les bords de la gouttière, puis s'envolait d'un « vrrouutt » bref et nerveux. J'entendais souvent les roucoulements d'un couple de tourterelles à collier familier du

quartier. J'entendais passer les voitures ; il en circulait peu. Ce n'était pas une rue passante parce que ce n'était pas une vraie rue. La rue Boieldieu était simplement une impasse qu'on avait fait déboucher dans la rue du dessous, la rue Lumière, qui faisait partie d'un ensemble de rues parallèles donnant d'un côté dans la rue du Madrillet et de l'autre dans la rue Marcel Lechevalier : ces deux rues-là étaient passantes.

Ah, c'est bien agréable de faire ce qu'on veut quand on veut sans avoir de compte à rendre à personne ! C'était un sacré luxe que je m'offrais-là et j'en avais bien besoin après toutes ces années passées à me conformer aux usages que Corinne voulait faire respecter dans la maison. Et puis j'écrivais quand bon me semblait. Je me relevais parfois la nuit pour finir un chapitre. J'écrivais. J'écrivais. Tout mon temps libre y passait.

\*

Aussi loin que je puisse remonter, je n'ai pas le souvenir que le travail salarié et ses perspectives ne m'eussent jamais intéressé et j'y étais aussi à l'aise qu'un chien dans un jeu de quilles. Bien que je fusse très jeune à l'époque, j'étais un enfant de soixante-huit et depuis, je n'avais eu de cesse d'être attristé de ne pas en voir les promesses s'accomplir. Le monde n'allait pas dans le sens que je voulais, mais comme il fallait bien vivre, j'étais entré à regret chez le plus gros marchand de tuiles de la région. J'avais dix-neuf ans. C'était avant de rencontrer Corinne.

Au début, je n'étais pas très à l'aise, puis je devins rapidement compétent car j'aimais écouter les couvreurs me parler des problèmes qu'ils rencontraient. Je n'avais jamais posé une seule tuile de ma vie mais comme je m'imaginai facilement sur un toit, j'avais fini par connaître le métier par cœur et je savais répondre aux clients. Puis, d'année en année, à force de faire la même chose, j'avais fini par me lasser des Phalempin, des Monopole, des Redland et des Bavent, avec leur pureau de huit ou plus, et de celles à emboîtement petit moule ou grand moule, et des coloris ambré, brun, sablé Bourgogne ou Champagne, vieilli, terre de sienne ou amarante rustique. Cette litanie, je l'égrenais depuis trente ans. Elle avait perdu son caractère méditatif depuis belle lurette et mon ennui s'accroissait chaque jour un peu plus. Avec l'informatique, les choses s'étaient pourtant simplifiées : les plans de toitures sortaient en quelques secondes, les devis et les factures se calculaient immédiatement. Mais on n'avait rien gagné puisqu'on servait deux fois plus de clients dans la journée. Mon existence, huit heures par jour, se passait à entrer dans l'ordinateur des quantités en regard des articles qui s'affichaient en vignettes à l'écran, derrière un comptoir auquel se pressaient les clients : des artisans couvreurs pour la plupart, toujours les mêmes. J'étais en compagnie de deux autres vendeurs, une secrétaire comptable, la même depuis le début (elle avait prodigieusement engraisé avec les années) et nous avions en fond sonore, le bruit des camions dans la cour qui venaient charger ou décharger la marchandise. J'en avais marre et je ne voyais pas bien comment en sortir. J'avais le sentiment que cet univers limité et sans surprise m'avait miné l'esprit et ruiné mes facultés d'adaptation. En dehors de la vente de tuiles, je ne savais rien faire ; enfin, rien qui aurait pu s'échanger contre une décente rémunération. Comme je savais depuis toujours que je n'étais pas fait pour ce monde fébrile, j'avais pourtant essayé bien des fois d'imaginer exercer un autre métier ou vivre dans un autre environnement professionnel, mais non, malgré mes recherches, je n'avais pas vu ce qui aurait pu améliorer ma condition.

C'est à l'âge de quarante-sept ans qu'eut lieu le sursaut. Je n'étais pas encore divorcé, j'avais usé ma vie pour pas grand chose, j'avais deux gosses qui galéraient pour trouver du boulot et quand ils en avaient, ils s'y ennuyaient. Je n'étais pas fier de ce que j'étais devenu, ni de ce que j'avais transmis. J'avais l'impression d'avoir perdu mon temps et je redoutais l'heure de la retraite ; je redoutais qu'elle sonnât sans joie, sans que j'eusse la satisfaction d'avoir accompli quelque chose de personnel.

Je voulus sauver les années qui me restaient sans attendre que le changement vînt de l'extérieur. J'étais amoureux des grands espaces et de la vie toute simple, j'aimais vivre avec peu de choses, et comme l'Etranger de Baudelaire, j'étais un rêveur, ce que j'aimais par-dessus tout, c'était « les nuages qui passent là-bas, les merveilleux nuages ». Il fallût donc que ma vie traduisît cette dimension. Comme je ne pouvais pas encore alimenter mon rêve de grands espaces par le voyage, ce que je me promettais de faire plus tard quand mon pécule le permettrait, je choisis de voyager quand même : je me mis à écrire. L'écriture permet toutes les aventures et toutes les rêveries sans avoir à sortir de chez soi.

\*

J'étais encore avec Corinne quand je commençai à écrire. Mais c'est après la fin des travaux dans la maison que l'écriture prit toute sa dimension. J'avais banni la télévision car j'étais trop tenté, en rentant du boulot, de m'affaler dans un fauteuil à faire le légume jusqu'à pas d'heure. J'avais réduit mes besoins au minimum ainsi que l'entretien de la maison et j'employais tout mon temps libre à écrire. J'avais installé mon ordinateur dans la pièce du fond et je prenais un plaisir fou à remplir des pages et des pages pour restituer, fixer dans la langue des éclats de vie qui me traversaient l'esprit en une forme que je sentais prendre corps en moi.

Deux années plus tard, j'achevai mon premier roman : l'histoire d'un type qui en a tellement marre de sa vie qu'il vole un voilier dans un port de plaisance. Comme il n'y connaît rien et qu'il faut bien faire avancer le bateau, il réinvente la navigation avec ses mots à lui. Il doit non seulement affronter des éléments qu'il ne connaît que depuis la terre, mais aussi la peur qui le tenaille sans cesse. J'avais mis mon personnage dans une situation scabreuse pour voir comment il se débrouillerait tout en craignant de produire une histoire décousue. Mais il n'avait pas tardé à vivre sa vie propre. J'écrivis cette aventure rocambolesque d'un trait. Je rencontrais la joie des mots qui coulent et qui viennent se ranger en phrases intelligentes et belles. Et quand ce n'était pas le cas, je jouissais du plaisir de tordre le texte pour qu'il rendît du sens. Puis, je terminai par la ciselure des phrases ; il fallait peu de choses pour qu'elles sonnent juste !

J'envoyai mon manuscrit à une trentaine d'éditeurs. Ils me répondirent presque tous mais aucun ne voulut l'éditer. Je me résolus donc à publier mon livre à compte d'auteur. J'en fis imprimer cent exemplaires, j'en vendis une vingtaine, puis quelques uns par-ci par-là. Il m'en est resté deux cartons pleins et plus de la moitié d'un autre. Pourtant ceux qui le lurent furent ravis. J'eus des compliments qui me donnèrent des ailes pour continuer à écrire. J'eus même un rêve dans lequel l'écrivain Colette me fit dire qu'elle avait apprécié mon livre. Je goûtais tellement à l'immense plaisir d'être parvenu au bout de mon ouvrage que je ne me précipitais pas pour en écrire un autre. Quand je rentrais le soir, je passais des heures sans rien faire, dans mon fauteuil à goûter la seule sensation d'être un écrivain. Je me berçais d'images suaves qui emmenaient ma soirée parfois jusque fort tard. Et puis au bout de six

mois, comme je n'avais rien écrit d'autre, enfin rien d'abouti ou qui pût être le début d'un bon texte, l'ennui réapparut au boulot avec son lot de questions obsessionnelles auxquelles, pourtant, j'avais déjà répondu. C'était du genre : « Fout le camp tout de suite, achète un bateau et tire-toi ! » Ou bien : « Quitte ton boulot, tu seras dans la mouise mais tu verras, ça t'obligera à te bouger et tu découvriras des choses intéressantes et tout à fait inattendues ».

Quand j'écrivais, j'étais plein de l'histoire que je voulais transcrire, j'étais porté par le texte que j'avais tapé dans la nuit ou bien le matin avant d'aller travailler. Ma tête était ailleurs et mon travail de vendeur de tuiles se faisait machinalement. Mais je pensais que connaître simplement mon habileté à créer des textes suffirait, qu'il me suffirait d'écrire seulement de temps en temps pour que mon âme cessât de me tourmenter. Certes, ce n'était plus comme avant, je ne restais pas empêché, mais je ne pouvais pas non plus compter me reposer sur mes lauriers. Je repris donc le chemin de l'écriture assidue. Non plus un roman, c'était beaucoup trop long, mais des nouvelles. Et j'étais là, devant mon ordinateur, n'ayant pas la moindre idée de ce que je pourrais bien raconter. Et pourtant, il fallait raconter sinon j'allais vers la déprime. Alors, tant pis ! Je pris les gens du boulot comme personnages. Chaque personnage ferait l'objet d'une nouvelle. Je commençais avec Josette, la secrétaire qui enflait pour cacher qu'elle s'emmerdait ferme avec le beau Lucien, un camionneur qui l'avait courtisée autrefois quand il venait livrer des tuiles. Faut dire que le beau Lucien, il picolait si bien qu'il se fit descendre du camion. Il fut un temps magasinier dans la fabrique puis, lors de son rachat, il fut licencié le premier. Lucien était au chômage depuis pas mal d'années. Et toujours entre deux vins. Josette et lui n'eurent pas d'enfant. Elle ne pouvait pas en avoir, paraît-il !

Malgré le brouillage des identités, je craignais que mes personnages fussent reconnus. Mais, comme celui de mon premier roman, chaque personnage s'échappait assez vite de l'image que j'en avais au début, et ça se vérifiait à chaque fois.

J'avais commencé par écrire des nouvelles longues mais après avoir lu Raymond Carver, je fis des textes courts et denses qui me convinrent mieux.

Après les personnages inspirés par mes collègues, il me fallut en trouver d'autres. Alors, je me mis à observer depuis la terrasse des cafés. Mon regard se portait naturellement vers quelqu'un. Je ne cherchais pas la trogne exceptionnelle qui ferait des lignes juteuses, mais la figure qui se trouvait là devant moi ; pas trop loin tout de même que je pusse la sentir vivre. J'imaginai la vie qu'elle pouvait avoir et c'était parti. Une fois rentré, il suffisait de me remémorer la personne et la nouvelle se faisait toute seule. Mon plaisir ensuite, c'était de travailler le texte jusqu'à ce qu'il fût lisse et tombât impeccablement comme le pli d'un pantalon. Ensuite, je rangeais soigneusement mon objet fini sur un CD et l'impression papier dans un vieux classeur facturier, puis je repartais à la pêche d'un autre personnage.

J'avais presque empli un deuxième facturier quand je ressentis comme une sorte de lassitude. Les nouvelles s'ajoutaient les unes aux autres et, bien que j'eusse soigneusement évité de me répéter, je n'arrivais pas à m'enlever cette idée de la tête. Mais non, je ne me répétais pas, j'étais tout simplement arrivé au bout de ce que j'étais capable d'écrire.

J'habitais ma petite maison depuis cinq ans et j'étais en panne. Je ne tardai pas à m'ennuyer derechef au boulot. Mais cette fois-ci, il n'y avait pas qu'au boulot, chez moi aussi je m'ennuyais.

Je n'étais pas bien du tout ; mes idées obsessionnelles me reprenaient. Le registre était un peu différent. Elles disaient : « Démarche, démarche encore les libraires, les éditeurs », ou bien : « Monte chez-toi un atelier d'écriture et quitte ton boulot. » C'était dur. J'en avais vraiment assez de l'univers étrié des tuiles avec Josette en face qui malgré sa vie en morceaux, ne bougeait pas son gros cul d'un poil ; le travail de démarchage, je l'avais déjà fait et ça n'avait rien donné, mes bouquins étaient toujours dans les cartons et mes classeurs sur l'étagère.

Un jour, je ne tins plus en place. Entre deux clients, je me levais et tourniquais dans le bureau. Puis, à un moment où je passai derrière Josette, je la vis cliquer d'un coup sur la souris faisant disparaître une page d'écran pour revenir à la page comptable qu'elle n'avait pas fini de saisir. Mais j'avais eu le temps de voir qu'elle se baladait sur Internet.

— Josette, qu'est ce que tu regardes sur le Net ?

— Rien, mais rien, Gilbert ! Rien du tout ! dit-elle, rougissant comme une pivoine.

— Ah non, Josette ! Pas à moi ! Tu étais sur Internet et j'ai eu le temps de lire quelque chose comme : « MEET-LOVE ». T'étais sur un site porno ? dis-je en souriant, histoire de la provoquer un brin.

— Oh, non ! Sûrement pas. C'est un site de rencontres ! s'empressa-t-elle de dire obligée à se dévoiler de peur d'être soupçonnée d'aimer la pornographie.

— Tu cherches quelqu'un ?

— Je regarde. Je me balade, j'ai rien de très défini mais ça me fait rêver. Je m'dis qu'il y a peut-être quelqu'un pour moi parmi tous ces hommes qui apparaissent à l'écran ? » Un brin gênée, un brin rêveuse, elle ajouta : « ... Il y en a beaucoup ! »

Je m'étais trompé au sujet de Josette. Elle cherchait bien à changer sa vie mais comme elle n'en parlait pas, je ne m'en étais pas rendu compte. Je ne lui en avais pas parlé non plus à cause de son échec avec Lucien ; c'était sûrement encore trop difficile à avouer. Je lui demandai simplement de me dire comment aller sur les sites de rencontres. Elle me dit :

— C'est tout bête ! Avec un moteur de recherche, tu tapes « RENCONTRES » et tu vois la liste des sites défiler.

En rentrant chez moi, je passai la soirée à visiter les sites et ma foi, il n'y avait pas que des filles moches.

Cette nuit-là, je fis un rêve. Didier, le magasinier du boulot me disait à l'oreille :

— Une truie t'attend dans l'Orne.

— C'est d'une femme dont tu parles ?

— Oui, me répondit-il en riant.

— Tu pourrais parler autrement des femmes !

Il continua de se marrer.

— Elle est jolie au moins ?

— Oui, elle est jolie, dit-il sérieusement cette fois-ci.

J'avais sauté directement de chez ma mère à chez ma femme comme beaucoup d'hommes de ma génération et, si je connaissais ma nature, je n'en connaissais pas les limites. J'avais éprouvé le besoin de ne plus vivre sous le regard de quelqu'un pour la laisser aller et l'appréhender sans craindre d'être critiqué, jugé ou bien de gêner ou de blesser. J'étais dans ma cinquième année de célibat et je ne prévoyais pas de vivre autrement.

Vivre en célibataire ne veut pas dire qu'on rencontre plein de filles, que c'est un défilé permanent. Moi, c'était plutôt l'inverse. Je ne cherchais personne, j'étais bien trop content de faire ce que je voulais quand bon me semblait, comme coucher en biais dans le lit, ou me mettre à travailler en pleine nuit quand l'inspiration venait, ou bien sauter des repas, garder les mêmes chaussettes pendant toute une semaine et ne me raser que lorsque j'étais invité quelque part. Après toutes les années passées à me quereller avec Corinne, j'appréciais beaucoup cette solitude.

Et voilà ! Ça venait de se précipiter d'un coup sans que j'eusse le temps d'y réfléchir : Josette, les sites de rencontres, le rêve de la nuit. Je n'avais pas cherché, mais c'était bien la réponse à ma panne d'inspiration. J'étais à présent parvenu au bout de ma vie de célibat et je me rendais bien compte que je tournais en rond parce que j'étais seul. Il me fallait donc une compagne pour m'extraire de moi-même, pour la regarder vivre, discuter avec et faire des projets.



Le lendemain, je demandai à Josette : « Didier, qu'est-ce tu dirais de lui ? » Elle répondit : « Rien. Je ne sais pas quoi en penser, c'est un gars bizarre. Enigmatique, je dirais ! » Elle confirma ce que je pensais de lui. Donc, un personnage énigmatique venait m'avertir qu'une femme m'attendait dans l'Orne. Cette idée me plaisait, je n'arrêtais pas d'y penser. C'était agréable d'imaginer une jolie femme en train de m'attendre dans l'Orne. Mais l'association de la truie et de l'Orne me laissait tout de même perplexe. L'Orne était bien un département agricole, le plus agricole de Normandie ; on le considérait souvent comme arriéré. La truie outrait le tableau. J'en déduisis que mon inconscient me prévenait que je n'allais rencontrer que des femmes sans grande culture sur le Net, même si il y en avait des belles. Tant pis, j'allais bien me rendre compte par moi-même.

Je pris du temps pour rédiger mon annonce ; je me décrivis et je dis ce que je souhaitais vivre avec une femme. Je me pris en photos avec mon appareil numérique ; des quantités avant qu'une ou deux me plussent ; je les mis sur le site. Dans le titre, je voulus concentrer ma personnalité et celle que je souhaitais trouver chez ma future compagne : « Un rocher à câlins pour une libellule. » Il apparut avec ma photo dans la liste des nouveaux venus que le site envoyait régulièrement à ses abonnés. En cliquant sur ma photo, on accédait à mon annonce :

« Je ne suis pas mal de ma personne, cultivé, un peu ours, anticonformiste et rêveur, ayant peu le sens de la famille. Je pratique la créativité artistique, j'écris des livres et j'aime l'émulation que produit la confrontation créative dans un couple. Je suis curieux de la vie qui cherche à s'exprimer dans les choses et les personnes. J'aime la vie simple et les grands espaces libres comme la mer. J'aime parfois m'ensauvager en bivouaquant sur la grève, me nourrissant d'un poisson fraîchement pêché, grillé au bois flotté ; au matin, je m'éveille à la rumeur du ressac et aux criaileries des mouettes. Je te cherche, toi femme libellule, plutôt mince et mignonne, décalée et primesautière, la tête dans les étoiles, créant la vie avec deux bouts de ficelle et un clou tordu. Si, comme moi, tu es éprise de la furieuse beauté des choses au point de vouloir y participer par la recherche artistique, alors fait moi signe. »

Je voulais que ma compagne fût une artiste. Pas une artiste confirmée et reconnue, c'eût été trop pour moi. Mais une artiste quand même, ou bien une femme éprise de liberté. J'espérais ne pas attirer les déjantées.

\*

Le jour où mon annonce fût publiée, j'eus moins d'une dizaine de réponses. Le lendemain, quarante ainsi que le troisième jour, puis ça décrut. Comme je n'avais pas assez de mes soirées pour répondre à tous ces messages, je fis une réponse type pour remercier celles qui manifestement ne me correspondaient pas, une autre pour demander une photo à celles qui semblaient me correspondre mais qui n'avaient pas cru bon de mettre leur frimousse sur le site. A la fin du premier mois, ça se calma. Je correspondais sérieusement avec quatre femmes et j'en avais rencontré cinq sans succès. Depuis, chaque semaine, une femme nouvelle apparaissait, tandis qu'une autre disparaissait. J'eus le béguin pour une très belle femme qui enseignait la sculpture à Paris. Nous nous téléphonâmes une fois et puis elle ne répondit plus à mes messages.

Chaque soir en rentrant chez moi, je jetais, impatient, mes chaussures sous le buffet, sans les délayer, et avant même que je finisse d'enlever ma parka, j'allumais l'ordinateur et je

retournais dans la cuisine la suspendre au mur derrière la porte d'entrée. Puis je me préparais un repas vite fait en faisant des va-et-vient rapides entre la cuisine et la chambre le temps qu'il charge son programme, puis le temps qu'il se connecte sur Internet. Ensuite, l'en cas entre les dents, je tapais nerveusement mon pseudo, mon mot de passe et je trouvais que mon ordi avait des temps de réponse très lents. Cette putain de messagerie qui ne s'ouvrait pas assez vite me laissait le temps de gamberger, de nourrir des espoirs fous ; la simple idée de découvrir le message d'une femme nouvelle et je m'emballais, je flambais comme une torche, vibrant d'impatience et puis pour ne pas m'effondrer au cas où la dame n'eût pas correspondu à mon attente, je cassais mon élan en imaginant que c'était une femme laide, grosse et bête ; enfin, pour ne plus subir de soubresauts et pour que ma vie ne dépendît plus de ce qui allait apparaître à l'écran, je m'obligeais à penser que je n'étais absolument pas dépendant d'une femme et que, si ça ne se faisait pas, ce ne serait pas grave, je me débrouillerais autrement.

Et ce soir-là, deux mois après mon inscription à MEET-LOVE, après les secousses de l'âme et son retour au calme :

« Bonjour ! Jolis mots, joli portrait, jolies photos, entourés, câlinés et protégés par un pseudo très significatif : le Rocher à Câlin. C'est très agréable de découvrir qu'il existe toujours quelque part un havre de paix, de vérité, de tendresse et surtout de VIE qui semble tellement nous correspondre et voire nous attendre. Alors je me permets déjà de le dire, car dommage, il y a une seule chose qui ne correspond pas : je fume encore pour l'instant. Bisous ! »

Ce n'était pas un message que j'avais l'habitude de recevoir. J'allais voir son annonce.

« Cœur tendre attentionné avec un brin de folie pour fleurir sans cesse le quotidien. Déterminée et passionnée, anticonformiste mais avec classe. Grande, bien physiquement, look branché, décontracté, personnalité affirmée, je sais apprécier le moindre souffle de bonheur et le cultiver, et je rêve de partager cette chance de vivre à pleines dents. Je déteste la médiocrité et souhaite avancer, apprendre, comprendre et construire l'un et l'autre, l'autre et l'un, avec beaucoup d'amour et d'humour...J'ai deux grands garçons sublimes et indépendants et je commence une nouvelle vie dans le tourisme et l'élevage de lamas... et je "m'éclate" enivrée de nature. Bisounours ! » Elle ajoutait : « Je rêve d'un compagnon fort et tendre à la fois, grand et protecteur, bien physiquement et en harmonie avec lui-même, sachant faire suivre ses paroles d'actes et prêt à construire une vie à deux en se remettant en question grâce à un passé bien digéré, avec une réelle envie de bonheur et capable de partager nos centres d'intérêts, pour apprendre et aimer... jusqu'à trouver inoubliable et précieux de simplement, grandement, savoir se tenir la main ou de prendre un délicieux petit déjeuner en même temps... à deux. Quel bonheur! Mary. »

Elle avait rempli tout l'espace disponible sur la page du site. Je détaillai sa photo. Je pus voir qu'elle n'était pas laide. Peut-être même qu'elle était jolie. Elle avait un mètre soixante et onze. J'aimais les grandes femmes. Une éleveuse de lamas, une femme établie dans le tourisme. Qu'elle fumât ne me dérangeait pas, mais le tourisme ? J'imaginai une ferme auberge accueillant chaque soir une quantité de personnes qui, le lendemain, partira en randonnée avec des lamas pour porter les bagages. J'imaginai le travail pour nourrir tout ce monde, pour nourrir les lamas. Je ne voyais pas comment m'insérer dans une telle entreprise. Plus je regardais sa photo, plus je la voyais comme une commerçante, une commerçante de mon enfance...

L'épicière du quartier était une forte femme avec des cheveux courts colorés en blond doré, une allure décidée, un large sourire dégageait de grandes dents blanches et bien alignées. Elle avait un rire fracassant. Elle pesait les pommes de terre en prenant le sac sous le bras, elle les laissait tomber dans le récipient sur la balance et ça coulait comme un liquide puis d'un coup elle relevait la lèvre du sac et l'aiguille affichait un, deux ou trois kilos. Ça

allait jusqu'à cinq kilos. Ensuite, elle se saisissait du cabas de la cliente et y versait le contenu de la bassine sans ménagement, sans s'assurer qu'il n'y eût rien de fragile au fond, comme des œufs, par exemple. Et s'il y en avait eu, elle aurait rejeté la tête en arrière et serait partie d'un grand éclat de rire laissant coi la cliente. Puis, bruyamment, elle aurait dit : « C'est pas grave ma petite dame, je vais vous arranger ça ! » Elle aurait alors renversé le cabas de la dame sur le comptoir, sorti les œufs écrasés, remis les pommes de terre et, par-dessus, les œufs neufs qu'elle aurait été chercher dans l'arrière boutique et enveloppés dans un papier journal. Quand la dame serait sortie de la boutique, l'épicière aurait dit, en s'esclaffant : « Cette fois-ci, faites attention ! C'est fragile les œufs, vous savez ? »

C'est cette image là qui venait quand je regardais Mary sur la photo, une image de femme engloutissante. Mais son message était tellement différent. J'eus l'impression quelle s'y donnait toute entière et j'aimai ça ; elle donnait aussi son numéro de téléphone, mais j'avais un doute : n'était-ce pas une exaltée, une de ces femmes qui flambe d'un coup sur un aspect, une idée de l'homme idéal « qui semble tellement nous correspondre et voire nous attendre », comme elle disait ? Je lui renvoyai un message pour tempérer ce qui me semblait outré...

Une exaltée, j'en avais rencontré une le mois dernier. Elle me plaisait sur la photo ; au téléphone, j'avais senti sa joie et j'avais aimé entendre sa voix chaude, claire, enthousiaste, je lui correspondait tellement à elle aussi. Quand je la vis arriver de loin, elle me plut. C'était bien la femme de la photo. J'eus envie de la connaître mieux. Nous nous promenâmes à Honfleur et sur la plage, elle me dit : « Je n'ai pas le coup de foudre pour toi ». Je lui répondis que ça n'avait pas d'importance, qu'on pouvait se découvrir petit à petit et s'apprécier puis s'aimer, mais elle resta prostrée : son exaltation l'avait laissé choir et maintenant, elle vivait une grande déception. Elle partit au milieu de l'après-midi. Nous ne nous revîmes jamais. Ça m'a laissé un drôle de goût dans la bouche et quand même un trou du côté du cœur...

J'aime les femmes spontanées comme Mary, comme celle d'Honfleur, mais attention, attention... au retour de flamme ! Je lui renvoyai un message pour tempérer son ardeur et je reçu en retour : « J'ai une particularité concernant mon éthique : je veux, je parle, et agis systématiquement car suis VIVANTE, et vos particularités me font plaisir car elles me ressemblent. » J'eus le coup de cœur.

\*

Mon téléphone mobile vibra dans ma poche et je partis aux toilettes du boulot en laissant en plan un type qui voulait passer une grosse commande.

— Salut mon Cœur, j'ai envie de venir te voir ce soir, je peux ? Ça t'ennuie pas ?

— Non ! Oh noon !

— Le temps de me préparer et de faire la route et je serais à Rouen vers sept heures. Ça te va ?

— Oui ! Oh ouiii !

Assis sur le couvercle de la cuvette, je ne fus pas très loquace tellement j'étais ébahi par ce qu'il m'arrivait. C'était elle, celle que j'attendais, j'en étais sûr, même si j'émis quelques doutes pour me prémunir contre une déception possible. En fait j'avais envie que ce soit elle bien que sur la photo elle ne m'emballât que modérément ; je l'avais montrée à des copains pour qu'ils me disent, et ils m'avaient dit que c'était une belle fille ; je voulus y croire tout en

n'en étant pas sûr. Et puis, je réalisai qu'elle habitait dans l'Orne. Oui dans l'Orne ! « Une truie t'attend dans l'Orne ! » Le rêve était prémonitoire, j'en étais sûr. Ça voulait sûrement dire que cette femme m'était destinée ! Et comme le ciel arrangeait tout, elle serait sûrement au-delà de mes espérances !

Bon Dieu ! elle allait arriver dans peu de temps. Il fallait que je sois prêt. Il fallait faire vite. Expédier le type avec sa grosse commande. Pourvu qu'un client ne s'amène pas à la dernière minute en ne sachant pas ce qu'il veut ! Josette vit que je n'étais pas comme d'habitude et me fit un clin d'œil. J'avais encore deux heures de travail avant de sortir d'ici, mais c'était plus fort que moi, il fallait que je me tienne prêt pour ne pas rater le rendez-vous du siècle. J'expédiai les clients, je n'étais plus bon à rien. C'était dans trois heures mais j'étais tellement excité que je m'attendais à la voir surgir dans l'instant.

— Josette, tu me diras quand il sera six heures ?

— T'inquiètes pas, Gilbert ! Si un client vient au dernier moment, je le prendrai.

— C'est Mary, Josette, tu sais ?

— Mais oui je sais ! Depuis le début de la semaine que tu nous bassines avec elle ! dit-elle l'œil complice.

On était mercredi et je ne connaissais son existence que depuis deux jours. C'était une affaire rondement menée et ça me plaisait.

Puis, comme je n'avais plus rien d'autre à faire que d'attendre, je me calmai.

Entre deux clients, je relus le message que j'avais reçu lundi. Il montrait trop d'enthousiasme. Mais après quelques échanges de messages, j'avais vu qu'elle n'était pas une écervelée. En écoutant sa voix au téléphone, forte et rauque, impressionnante au début, puis chaude, un rire éclatant qui cascade et finit en grande douceur, j'avais perçu une spontanéité, une envie de vivre, une absence d'arrière pensées qui auraient pu la mettre sur la réserve le temps de me découvrir et de me connaître un peu plus, et ça me ravissait. J'aimais cette façon d'être. C'était vraiment ce que j'avais envie de vivre, moi aussi. Comme elle, je cédaï à l'enthousiasme puisque tout paraissait lui plaire chez moi ; j'étais conquis. Je décidai de me donner complètement à cette rencontre tout en acceptant l'éventualité de me ramasser.

Un petit message succinct sur mon mobile pour me prévenir de son arrivée imminente. J'étais déjà sur le trottoir, je craignais qu'elle se trompât d'endroit pour le rendez-vous. Puis le mobile sonna une nouvelle fois dans ma poche. Pourvu qu'elle soit jolie !

— Ça y est, je suis arrivée !

— T'es où, là ?

— Côté droit de l'avenue.

J'étais sur le côté gauche. Une voiture grise venait de se garer en face. Une femme en sortait. Je ne la vis pas tout de suite. Le temps me parut interminable entre le moment où elle sortit par la portière de droite et celui où je pus voir son visage. Je m'attendais au pire. Le pire eût été que ce visage me déplût d'emblée, me faisant l'effet d'une bassine d'eau froide qui vous dégringole dessus et vous frigorifie d'un coup. A la vitesse de l'éclair, je me préparai à la brutale déconvenue imaginant comment m'en sortir en pareil cas. « Bonjour ! Euh ! Vous... Euh ! Tu as fait bon voyage ? Pas trop de monde sur la route... Ben voilà, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On va prendre un pot ? » Et de me préparer à penser : « Bon, c'est râpé pour celle-ci, il y en a d'autres sur le Net » pour passer rapidement d'une émotion exaltante à pas d'émotion du tout plutôt qu'elle ne me vît déçu, complètement défait et qu'elle ne se blessât. Le jeu était inégal car elle avait cinq photos de moi, prises à des moments différents pour donner un bon aperçu de mon visage et de mon allure ; moi, je n'en avais qu'une d'elle et pas très expressive, en plus.

L'avenue à traverser. Regarder quand même à droite et à gauche puis laisser passer quelques voitures. Fait pas si chaud que ça ! Et de me frotter les mains pour me donner une

contenance. La voie enfin libre. A mi-chaussée, je pus voir enfin son visage. Elle était belle. Je pouvais foncer. Je finis de traverser. Elle ouvrit les bras, émue. J'ouvris les miens...

Nous nous serrâmes étroitement et nous nous embrassâmes fougueusement. J'avais le nez dans son cou, j'avais le nez dans ses cheveux et je respirais longuement son parfum. Je la tins serrée longtemps contre moi ; ses cuisses contre les miennes, son dos cambré, la rondeur de ses fesses sous mes mains, ses lèvres charnues. Sa bouche était chaude, son ventre était chaud, son grand corps était chaud. J'avais une force chaude entre mes bras. Une braise !

Puis nous nous décollâmes pour nous voir enfin, voir quelle étonnante acquisition nous venions de faire l'un et l'autre.

C'était une grande et belle femme avec des formes agréables, pas mince ni grosse. Epanouie, je dirais ! De grands yeux bruns qui rient, un sourire large qui découvre une alignée de belles dents parfaitement blanches, une chevelure abondante faite de mèches blondes et châtain foncé, de courtes chaînettes dorées pendaient à ses oreilles. Elle était vêtue d'un pantalon rayé gris et noir, et d'un corsage en soie rose. Elle se recula, se pencha en arrière sans me lâcher — elle me tenait par l'extrémité d'un doigt — pour me regarder longuement me détaillant de la tête au pied. Puis, d'un air ravi, elle dit : « Qu'est-ce que t'as fait pendant tous ce temps ? »

— Je t'attendais, répondis-je un peu gauchement.

En fait je n'avais pas envie de répondre. J'étais bien trop bouleversé par ce que je venais d'entendre. Je ne m'y attendais pas. « Qu'est-ce que t'as fait pendant tout ce temps ? » Ses mots étaient entrés en moi comme dans du beurre et ça s'était mis à dévaler... J'eus le sentiment que nous nous connaissions depuis toujours et que nous venions de nous retrouver... Et ça continuait de rouler et de rebondir jusqu'à des profondeurs insoupçonnées. J'en avais le souffle coupé.

On n'était pourtant qu'en septembre et il ne faisait pas très chaud. Elle ouvrit la portière de sa voiture, prit sa veste et la mit. C'était une veste en daim noir avec de longues franges sous les manches qui lui donnait un petit air « country ». Et bras dessus bras dessous, nous partîmes dans la ville. Dix mètres plus loin, nous étions déjà arrêtés pour nous regarder, nous écartant pour mieux nous voir puis nous nous étreignîmes encore. Ensuite, nous repartîmes en se tenant par la taille. L'instant d'après, c'était par la main. J'eus besoin de connaître ses deux mains. Nous nous arrêtâmes de nouveau. Je les pris dans les miennes. Elles étaient chaudes et généreuses ; des mains qui savent tout faire. Je les regardai. Je les retournai. J'en embrassai le dos en y frottant mon visage. Je les retournai encore. Puis elle me prit par le cou et me fit un baiser, un long baiser. Je sentais la douceur de son souffle sur ma joue et je restai là, sans bouger, jusqu'à ce qu'elle eût fini. Elle se retira doucement, ses yeux pétillaient, elle était émue comme une collégienne et n'arrêtait pas de dire « mon cœur », « mon cœur » avec sa voix chaude et rocailleuse. Malgré tous nos arrêts, nous parvînmes quand même à traverser le pont.

Puis nous allâmes dans un chinois que je connaissais. Assis en vis-à-vis, nous nous dévorions des yeux ne prêtant que peu d'attention à ce qu'il y avait dans nos assiettes. Elle avait commencé à me raconter sa vie dès l'entrée dans le restaurant. Entre deux séances de baisers, elle continuait. Elle avait un tatouage discret au dessus du poignet, un tatouage qui venait d'une réserve indienne du Québec.

— Il n'est pas très réussi. On ne voit pas bien le dessin. C'est l'emblème de la tribu. Tu sais les indiens ? ils ont l'air de romanichels. C'est triste de les voir ainsi.

— Tu connais bien le Québec ?

— J'y retournerai. Si je n'avais pas de famille, je crois que j'y serais déjà. De toute façon, c'est là que je veux finir mes jours. C'est grand d'espace, c'est fabuleux de nature sauvage.

— Tu connais Kenneth White ?

— Non.

— Il a écrit un texte magnifique sur le Labrador : « La route bleue ». C'est l'inventeur de la géopoétique, une poésie du voyage et des lieux qui ont du caractère. Je te passerais le bouquin, si tu veux !

Et moi de raconter la géopoétique de White, un concept pointu découvert par un chercheur universitaire, à une femme dont je ne connaissais rien. J'avais le chic pour devenir ennuyeux. Je m'en aperçus. J'arrêtai là mon discours pour lui poser tout un tas de questions sur sa vie. Elle ne se fit pas prier. Je sus ainsi qu'elle avait deux fils, qu'elle avait travaillé à TF1 puis dans le marketing, qu'elle avait monté un restaurant en région Parisienne, puis un autre en Val de Loire. Elle venait de vendre ce dernier pour venir dans l'Orne créer une auberge et élever des lamas. Pour l'instant, elle habitait à Exmes et possédait déjà cinq lamas.

— Pourquoi des lamas et non pas des ânes pour la randonnée ? C'est exotique le lama et je le verrai plutôt en montagne.

— En montagne, non. Je ne trouverais pas à m'installer avec peu d'argent. L'Orne, c'est un département prometteur avec plein de facilités pour s'installer. Il y a du potentiel touristique, notamment avec les américains. Des vieux qui veulent un accueil chaleureux, des randonnées faciles. Des canadiens qui veulent retrouver le pays de leurs ancêtres. Beaucoup sont originaires de l'Orne, tu sais ! Et puis, ils veulent du calme. Les lamas ont un cri à peine perceptible tandis que les ânes... As-tu entendu braire un troupeau d'ânes sous tes fenêtres ?

J'imaginai aisément le raffut. Après m'avoir entretenu de son projet, je lui confiai le mien : mon envie de liberté, de ne plus vendre de tuiles, mon envie de voyager, de mener une vie nomade, mon envie de créer. Je lui parlais de la Patagonie que j'aimerais visiter, mon Labrador à moi.

— Tu sais, je suis capable de te suivre dans ton projet de voyage.

— Et tes Lamas ?

— En face de l'homme de ma vie, il ne pèsent pas lourd, les lamas.

— Tu renoncerais à ton projet pour me suivre ?

— Oui, mais il faut d'abord savoir si on est compatible, se connaître, voir si on ne vas pas se casser la figure tous les deux.

C'était une parole censée qui faisait bon poids en regard de son extraordinaire spontanéité. Car en l'espace de quelques heures, elle m'avait tout confié. Ce ne fût pas un étalage ostentatoire de vie privée mais bien une véritable envie de me faire complice de la sienne. Elle était bien la femme qui « veut, parle, et agit systématiquement car elle est VIVANTE. »

Et comme je m'émerveillais de cette « éthique » comme elle disait, elle me raconta comment elle partit seule pour le Québec, prenant un billet d'avion le soir pour le lendemain. S'y prenant trop tard, elle n'eut droit qu'à un Paris New York. Mais qu'importe, elle louera une voiture sur place et fera les six ou sept cent kilomètres de route pour atteindre la frontière Canadienne.

— Le pire, dit-elle, c'est New York. Surtout le soir. J'étais paumée dans des quartiers sombres. C'est pas évident de sortir d'une ville où tu peux pas t'arrêter pour regarder la carte et les panneaux car il faut rouler, toujours rouler sans jamais interrompre le flux des bagnoles qui circulent parfois sur quatre voies. Quand je suis rentrée pour rendre ma voiture à l'aéroport, j'ai raconté mes déboires dans New York. Le type était effaré. J'aurais pu me faire agresser mille fois !

Elle était fière de son tempérament fonceur. Je me disais que nous ferions de bons compagnons de voyage. Elle pour m'entraîner là où j'hésiterais à aller, moi pour prévoir les aléas et prévenir les mauvaises surprises.

Nous sortîmes du restaurant, il n'était pas loin de minuit et les patrons attendaient pour fermer. Ensuite, nous retraversâmes le pont en nous arrêtant toutes les cinq minutes pour nous bécoter. Pendant ce temps, une pensée qui s'était logée dans ma tête me mettait mal à l'aise. Allais-je lui proposer de finir la nuit chez moi ? Ce n'est pas que je n'en eusse pas envie mais je ne savais pas si je serai à la hauteur. Et puis, si je lui demandais, peut-être qu'elle s'en offusquerait. Elle dirait : « Non, je ne couche pas la première fois » avec un air de dire : « Tu me prends pour une pute ? ».

Mais j'avais tort de me tracasser. Les choses se firent toutes seules. Quand nous arrivâmes à la hauteur de nos voitures, je lui demandai tout simplement si elle voulait passer la nuit chez moi ou bien si elle désirait rentrer. Elle me répondit : « Je te suis. » avec un air qui disait qu'elle avait vu ma gaucherie et qu'elle y mettait un terme.

Elle entra dans la maisonnette derrière moi. Elle se défit et visita les trois pièces. J'étais un peu gêné car je n'avais rien rangé. J'avais des habits sur les chaises, de la vaisselle dans l'évier et sur la table les reliefs du petit déjeuner du matin. Dans la chambre, mon lit n'était pas fait et des chaussures traînaient sur le plancher ainsi que quelques livres. Mais elle ne vit pas le désordre. C'est la décoration des pièces et le goût que j'avais pour ça qui lui plut. Et puis mes photographies, mes dessins et mes peintures qui ornaient les murs.

Je fis ma toilette le premier tandis qu'elle regardait encore mes œuvres. Puis j'allai me coucher pendant qu'elle se douchait à son tour. Il n'y avait qu'un seul lit et c'est auprès de moi qu'elle viendrait se coucher. Quand elle eut fini, je fis signe de dormir, mais j'avais un œil qui guettait son entrée dans la chambre. Je voulais la voir nue. Elle passa sa main par l'entrebâillement de la porte et éteignit la lumière. J'en fus pour mes frais. Elle souleva la couette et vînt se glisser contre moi. Son grand corps frais et humide encore, je me retournai pour l'accueillir.

Cette nuit-là, je ne dormis pas. Non pas que nous eussions fait l'amour toute la nuit, j'avais envie d'elle, bien sûr, mais je n'étais pas assez en forme pour bien faire. Aussi nous sommes nous contentés de nous explorer mutuellement, de nous sentir de nous goûter la peau et de nous caresser et j'ai caressé Mary tant et plus si bien qu'au matin, quand je suis parti au travail, j'avais sa silhouette dans mes mains, le grain de sa peau dans mes mains et la forme, et l'extrême douceur, de ses jolis seins en pomme aux minuscules tétons clairs ; une profonde cicatrice lui barrait le ventre, séquelle d'une éventration qu'elle eût pendant sa deuxième grossesse.

Je sortis du lit le premier et j'ouvris les volets. Elle était jolie, ma grande femme chérie ; sa peau claire. Je la contemplai longuement tandis qu'elle s'étirait en grognant doucement. Elle avait dormi, elle.

\*

Josette riait sous cape. J'avais une de ces têtes ! J'étais si épuisé par cette nuit blanche et par tant d'émotions que je vécus là une très pénible journée de travail malgré mon bonheur d'avoir rencontré Mary. Je n'avais qu'une envie, c'était de retourner dans mon lit et de m'endormir le nez dans le parfum qu'elle m'avait laissé sur l'oreiller.

Mary m'invitait chez elle au week-end. Nous ne serions pas seuls, il y aurait ses amis et c'était prévu depuis bien avant notre rencontre. Ça ne m'enchantait guère mais elle m'avait assuré que nous ne serions pas gênés. Le samedi matin, j'étais réveillé tôt et je filai vers

Exmes à toute allure sur une route déserte. Il était neuf heures et demie quand j'arrivai. Dans un enclos, des lamas paissaient silencieusement. Je regardai par la porte fenêtre de la petite maison d'en face devant laquelle était garée la voiture de Mary. Rien ne filtrait. Mais comme il y avait plusieurs maisons accolées, je n'étais pas sûr que ce fût la bonne. Aussi, je l'appelai sur son mobile. J'entendis longuement sonner à l'intérieur puis une personne élancée, enroulée dans une sorte de vilaine robe de chambre brune, apparut traînant les pieds dans des savates éculées. Je reconnus Mary à sa tignasse blonde et à ses chaînettes aux oreilles. Une chemise de nuit bleu clair dépassait de la robe de chambre. Une Mary vieillie d'au moins dix ans. Deux autres femmes sortirent dans la cuisine à sa suite, moins marquées, sans doute parce qu'elles étaient plus jeunes.

— Je ne t'attendais pas si tôt, dit-elle en ouvrant pour me laisser entrer. Mais j'aurais dû m'en douter. Nous, on vient de se coucher. On a bien déliré entre copines. On ne se voit pas souvent, tu sais !

— Tiens, c'est pour toi !

Elle déballa son paquet.

— T'es chou, mon cœur, dit-elle en me plaquant un baiser sur la bouche. Puis se tournant vers les copines qui s'affairaient :

— Oh, regardez les filles ce qu'il vient de m'apporter ? Du café de plein de pays différents. Comme il sait que je n'aime pas le vin...

Puis, vers moi, après s'être regardée dans la glace au dessus de l'évier :

— Voilà, comme ça je n'ai plus de secret pour toi. Je ne pourrais pas être pire que ce matin. La robe de chambre, c'est celle de mon père. Il est mort l'année dernière. Ce n'est pas mon vrai père. C'est celui qui m'a élevé. Ma mère m'a eue d'un autre homme qui est parti dans le désert quand nous étions à Dakar. Il a fait tout pour moi, tu sais ! Je lui en suis reconnaissante. J'avais toujours cru qu'il ne m'aimait pas. Mais avant de mourir, je lui ai demandé et il m'a assuré qu'il m'aimait profondément. C'est pour ça que j'aime porter sa robe de chambre.

Je m'étonnais de ces confidences qui arrivaient un peu n'importe comment dans cette cuisine à l'évier débordant de vaisselle, à la table encombrée que les deux autres femmes en survêtement et peignoir se dépêchaient de débarrasser pour le petit déjeuner.

— Je vais me maquiller, mon cœur ! Je peux pas commencer une journée sans me maquiller. Tu sais, le jour où je me maquillerais plus, c'est que je serais morte, dit-elle en s'éclipsant par la porte du fond.

Je restais avec les deux autres femmes sans savoir comment entrer en relation. Je ne connaissais rien d'elles mais pas grand-chose de Mary non plus. Elle venait de me faire un drôle d'effet. Je venais de voir une femme au visage couperosé, au teint terne et aux paupières avachies. Ses jambes n'étaient pas bien belles non plus. Cette Mary-là était bien éloignée de la jolie femme que j'avais rencontrée mercredi dernier.

Elle sortit enfin de la salle de bain. La transformation était saisissante. Rayonnante, malgré sa nuit blanche. Et comme je n'osais pas l'embrasser, elle me dit :

— C'est un maquillage de qualité. Il ne s'en va pas comme ça. J'y mets cher. Tu peux m'embrasser.

Je l'embrassai de nouveau et la mauvaise impression que j'avais eu d'elle s'estompa.

Ensuite, elle s'affaira avec ses copines pour préparer le repas du midi et la fête du soir. Parmi ces femmes occupées, je me sentais de trop ne sachant pas quoi faire pour les aider. « Repose-toi, mon chou, disait-elle ! » Mais j'étais parfaitement reposé.

Dans la matinée, elle sortit sans rien me dire. Je la suivis. Elle allait s'occuper des lamas. Elle ne voulait pas que je m'en occupe avec elle, mais je voulais faire quelque chose. Je ne pouvais pas rester à ne rien faire alors que tout le monde s'agitait dans tout les sens, ça me



mettait mal à l'aise. Elle alla dans la remise pour mettre des bottes et un surpantalon. Il y avait plein de cartons sur le sol.

— C'est des cartons de vêtements tout ça ! Regarde, dit-elle, en extirpant un pantalon de cuir façon peau de serpent. C'est en train de moisir ici. Faut que je trouve une maison rapidement pour monter mon affaire, ici, c'est trop petit et voilà l'hiver qui vient. T'as vu, je rentrais la dedans ! Faut que je maigrisse !

— T'es pas mal comme ça, moi j'aime bien !

— Non, non. Il y a toutes mes fringues là-dedans. Je rentre dans aucune. C'est des fringues qui coûtent cher. Si je veux dans quinze jours, c'est fait. Je prends des coupe-faim et c'est fait.

— Pourquoi ne ferais-tu pas un régime, c'est moins brutal que ces produits-là ?

— Non, c'est trop long.

— Ne crains-tu pas de regrossir ensuite ?

— C'est pas un problème. Je reprendrai du Slim Fast et puis c'est tout ! J'ai l'habitude, tu sais. J'ai fait ça plein de fois !

Il y avait trois lamas dans un premier enclos, des jeunes femelles, et derrière, chacun dans son enclos, deux mâles plus grands et plus forts. Les femelles s'étaient précipitées sur le seau plein de granulés de luzerne que Mary venait d'apporter et fourrageaient dedans goulûment si bien qu'elle ne pouvait pas le poser par terre par crainte qu'il ne fût renversé.

— Chiquita ! Pepita ! Juanita ! Du calme les filles, clama t'elle de sa voix forte et rocailleuse, tout en essayant de les repousser.

J'essayai aussi. Mais ça ne marcha pas très bien. Je découvrais ces bestioles et je préférai plonger mes mains dans la douce toison de laine fine et profonde. Je m'étonnai qu'elle fut si propre et sans odeur, c'est-à-dire sans le suint qui poisse celle des montons et qui sent si fort. Elles se laissaient faire, trop occupées à vider le seau que Mary tenait fermement d'une main tandis que de l'autre, elle écartait une tête ou l'autre afin que chacune prît la même quantité de granulés. Ensuite, je courus chercher la pelle et la brouette pour enlever le tas d'olives noires qu'elles accumulaient dans un coin. Le temps que je revienne, Mary était déjà à les ramasser avec des gants. Je m'étonnai qu'elle ne prît pas la pelle. Non, elle aimait faire ainsi. Et j'étais émerveillé de voir cette femme joliment maquillée, avec son petit corsage en soie rose, ses chaînettes dorées qui oscillaient à ses oreilles et sa tête pleine de cheveux méchés, accroupie parmi le fumier de lama à le ramasser consciencieusement. Quand elle se releva, je me tins derrière elle. Je l'enlaçai, elle se laissa câliner. Elle se prêtait amoureusement. J'étais ravi.

Avec les mâles, je n'étais pas rassuré. Ils étaient plus grands que moi. Ils avaient l'œil noir, l'allure hautaine presque méprisante et me toisaient de haut. Je me voyais déjà refoulé à coup de poitrail ou bien prenant une bouillie verdâtre en pleine figure ; je venais d'entendre l'une des femelles tousser tandis qu'une partie du contenu de son premier estomac giclait sur celle qui venait d'empiéter sur son territoire et je n'avais pas envie de connaître ça. Mais non, il n'en fut rien. Les mâles aussi, c'était les granulés qui les intéressaient.

La matinée se passa, ainsi que le début de l'après-midi, sans que je pusse prendre part à ce qui se faisait. Je tournicotais dans la maison. Une petite maison basse dont la pièce principale était décorée de tissus bariolés pendus aux murs et de bibelots de toutes sortes. Deux canapés disposés en angle étaient couverts, eux aussi, de ces tissus orientaux ; dessus, des coussins, colorés et brodés avec des inserts de miroirs, parmi lesquels un beau chien blanc dormait. Juché sur le dossier à l'aplomb du chien, un petit chat beige, vague siamois, les pattes repliées sous lui, veillait d'un œil. Sur un guéridon, puis dans une niche, il y avait des livres de poésies, de maximes ; des petits livres à la tranche dorée, aux pages épaisses et dures à tourner, et dont la reliure cartonnée était recouverte de soie avec des titres en lettres dorées.

Sous la fenêtre, un bahut cérusé et des CD, des quantités de CD dans une caisse plate qui prenait toute la surface du meuble. La pièce était sombre, un parfum féminin flottait, mélange d'encens, de patchouli, de bois de santal ; il émanait des pots-pourris sur les étagères ou des brûle-parfums. Cet antre de Circé ou d'Antinéa était d'une telle féminité ondoiyante, sirupeuse, enjôleuse, que je m'y sentis un peu déplacé.

Dehors, il faisait beau. Tout était près pour la soirée. On avait sorti les chaises et les trois femmes se grillaient des cigarettes. Les copines s'appelaient toutes les deux Valérie et, pour les distinguer, je disais la brune ou la blonde. Valérie la blonde parlait tout le temps de sa dernière aventure amoureuse. Elle ne s'en remettait pas. Mary me pris à part pour me raconter.

— Valérie, elle dit que c'est fini avec son mec, mais c'est pas fini du tout. Elle le hait mais pas tant que ça finalement. Et elle n'arrête pas de nous pomper l'air avec son Dany.

Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait me dire. Pourquoi Mary voulait-elle me mettre dans la confiance de la vie intime de sa copine ? Elle poursuivit.

— Son Dany, je le connais bien, l'oiseau ! On l'a eu tout les deux comme amant. Mais moi, c'était avant elle et ça n'a pas duré longtemps. C'est un malade, ce type ! Je comprends pas pourquoi elle y est encore si attachée. Tu sais ce qu'il faisait ? Il planquait le papier toilette pour qu'on ne puisse pas s'essuyer. Il le mettait parfois en haut d'une armoire pour qu'on se fasse chier à l'attraper. Et tout était comme ça. Il était menteur et s'arrangeait pour te rendre responsable de ses propres mensonges. Tu culpabilisais et ça le faisait jouir, le salaud !

— Mais pourquoi êtes vous tombée amoureuses d'un tel type ? demandai-je, surpris.

— C'est un charmeur, un gars qui sait bien parler aux femmes. C'est un type tellement agréable, qui connaît tant de choses. Il apparaît généreux, prêt à rendre service. Il sait tellement y faire avec les gens que personne ne peut soupçonner que c'est un pervers. Et quand tu t'en aperçois, il arrive à te convaincre que c'est toi qui l'es, et il retourne l'opinion des autres contre toi.

La vie de Mary me parvenait par bribes.

Les invités arrivèrent pour la fête. Tout fût installé dans le gîte rural d'à côté. Mary l'avait loué pour l'occasion. Elle commença à servir le repas puis les boissons et s'installa à l'autre bout de la table, loin de moi. Je ne savais pas trop ce que je faisais là. A un moment de la soirée, elle se mit à rire à gorge déployée aux histoires que lui racontait son voisin. Son rire cascada dans la salle. Elle ne s'arrêtait pas. Je ne savais pas de quoi elle riait, mais j'avais l'impression qu'elle se saoulait de son propre rire. Plus tard, elle me raconta qu'elle avait rencontré ce gars-là sur le Net. Il était très drôle, paraît-il, car il avait le don de se mettre dans des situations scabreuses avec les femmes et savait narrer ses déboires avec beaucoup d'humour.

On sortit de table vers minuit passé. Puis on se mit à danser. Là, je pris Mary avec moi pour quelques rocks. « Humm, il y a des jolies choses ! dit-elle quand elle sut que j'aimais danser. »

Vers cinq heures du matin, Mary me pris par la main et me conduisit dans son lit. J'en avais marre, il y a belle lurette que je me serais éclipsé si ce n'avait pas été la première fois que je venais chez elle.

La chambre était derrière la pièce principale. D'autres tissus colorés pendaient au plafond et, sur un côté, ils formaient une alcôve qui accueillait la paillasse de la chienne et du chat. Le lit était très grand. Je me glissai dedans, tandis que Mary se démaquillait dans la salle de bains. Quand elle eut fini, elle ferma la lumière de la chambre avant d'entrer et vint se blottir contre moi. J'aimais sentir le contact doux de ce grand corps de femme. Nous fîmes l'amour, mais pas très bien ; j'avais encore quelques appréhensions ; elle m'intimidait quand même un peu ; et puis à cinq heures du matin, je ne valais plus grand-chose. Je ne dormis pas. Mary

non plus d'ailleurs. Et dans la nuit alors qu'on n'y voyait absolument rien, je sentis de petites touches fraîches, hésitantes, légères et délicates me parcourir la poitrine. De minuscules petits pas et un petit moteur. C'était Bébé Ça. Elle appelait comme ça son chaton. Dans la maison, à chaque fois qu'elle le voyait, elle ne pouvait s'empêcher de l'appeler d'une voix forte avec des variations : « Bébé Ça ! Bébé Ça ! Où es-tu Bébé Ça ? ». Cet important personnage passait et repassait sur moi ; un moment, il s'arrêta puis tapota des pattes pour voir si ce chaud coussin eut assez de moelleux pour y passer la nuit. Puis je somnolai.

La journée qui suivit fût calme. Nous allâmes visiter une ferme à vendre sur laquelle Mary avait des vues. Nous visitâmes, nous fîmes des commentaires. A la croisée de deux routes, des bâtiments vides, un logement vide aussi, de l'herbe haute. La lumière ambrée de ce début d'automne et cette ambiance de demi-saison, qui ne demande qu'à basculer vers le froid et l'humidité, ne me faisait pas voir d'un bon œil son installation dans ces lieux. J'étais son nouveau compagnon et je me demandais comment je pourrais vivre ici. Non, je n'avais pas la vocation d'un fermier ni d'un aubergiste, j'imaginai plutôt travailler chez un marchand de matériaux de la région tandis que Mary serait avec ses hôtes et ses lamas. Je prêterais mon concours en fin de semaine et j'aiderais Mary à restaurer les bâtiments. Je n'étais pas vraiment enjoué. Mais bon, j'étais fatigué.

Puis nous rentrâmes. Chacun était las. Nous fîmes disparaître les restes du repas et rangeâmes la vaisselle, puis nos affaires et remîmes en ordre le gîte. Mary l'avait loué et acheté toutes les provisions et chacun demanda à payer son écot. Elle ne voulut pas, invoquant le peu de dépense qu'elle avait engagé. Valérie la blonde, prit alors les choses en mains. J'entendis que Mary n'avait plus le sou après l'achat de ses lamas.

— C'est toujours pareil, elle ne veut jamais qu'on la paye ! Bon, je mets là un pot et chacun mettra sa participation, dit Valérie en le posant sur le vilain bahut de la salle à manger du gîte. J'ai compté, ça fait soixante euros par personne !

— C'est trop ! J'ai pas dépensé tout ça... rétorqua Mary en laissant traîner sa voix rauque un peu lascive qui montrait qu'elle était confuse tout en voulant s'en défendre.

Les invités partirent les premiers. Les copines restaient avec Mary une bonne partie de la semaine encore.

J'étais gauche, je ne savais pas comment quitter Mary. J'avais un peu peur de ne pas la revoir. Je l'embrassai longuement. Elle me paraissait plus petite, cette fois-ci, toute abandonnée dans mes bras. Nous étions seuls dehors. Je ne savais pas quoi dire pour assurer la continuité de notre relation.

— Veux tu que je reviennes samedi prochain ?

— A ton avis ?

Ah, bon Dieu, comme je n'aime pas ce genre de réponse ! La personne ne donne pas son avis et laisse la responsabilité à l'autre de décider. C'est un truc à tiroir, un vrai casse gueule ce genre d'échange. En fait, Mary voulait que je m'aperçoive de son désir sans qu'elle eût à l'exprimer. Je devais deviner une évidence qui ne l'était pas du tout pour moi puisque je lui posais la question.

— A samedi, Tit'amour, répondis-je en m'en allant.

J'avais donc pris la décision de revenir sans vraiment savoir si cela lui convenait. Dans la voiture, j'eus le temps de réfléchir. Tandis que j'approchais de Rouen, j'étais prêt à vivre avec Mary.

Le vendredi suivant, j'étais de nouveau sur la route. Impatient, je filais vers Mary et je repensais aux messages échangés dans la semaine. Comme je ne voulais pas peser sur elle, je lui avais proposé de faire quelques travaux dont je savais qu'elle avait besoin et elle m'avait répondu : « Coucou mon cœur, tu me manques un « ti peu » tu sais ! Et je suis très touchée par tes propositions d'aide mais ne t'inquiète pas. Pas grand besoin. Juste ta présence et te voir bosser, tout de même, sur ton texte au cours du week-end tous les deux. C'est important pour toi et ça l'est pour moi car il faut qu'on apprenne (si on ne le sait déjà) à aimer être deux, main dans la main, à aimer être l'un à coté de l'autre occupés à des passe-temps différents avec toute l'attention que ça n'empêche pas, au contraire. Pendant ce temps, je pourrai me plonger dans ce que je déteste : la paperasse ! Bisoudoux et à vite ! Mary. »

J'avais répondu : « J'ai envie de vivre avec toi. J'ai vu la place que je tiendrai auprès de toi, je sais la place que tu tiendras auprès de moi. Et toi, y as-tu réfléchi ? J'ai envie de te parler d'un projet de vie ensemble, de te faire des câlins et de finir de sortir les branches de l'enclos des lamas. J'ai un texte à finir de corriger mais je peux le faire aussi chez toi lorsque tu auras besoin de t'absenter. Je désire être avec toi dans un projet de vie qui prenne toute la vie. »

Et puis, au moment de partir, sa réponse à mon dernier message qui annonçait mon départ imminent, je l'avais dans la tête : « Bonjour mon cœur ! Enfin une bonne nouvelle ; non pas que j'en aie des mauvaises, c'est plutôt une espèce de nostalgie et une lassitude des amis. Je t'expliquerai. Bien sur, je t'attends avec impatience. Je prépare mes bras et des tonnes de bisous. Fais attention sur la route et à presque... tout de suite. BISOUDOUTENDRECALIN-DAMOUR. Mary. »

Oui, elle allait m'expliquer car je n'y comprenais pas grand-chose à son histoire. Si elle était si lasse de ses amis, pourquoi les avait-elles accueillies durant plus d'une semaine chez elle, à se coucher tard chaque nuit ? Pourquoi avait-elle accepté d'en recevoir d'autres ce week-end ?

Elle m'avait vu arriver et elle était sortie. « Bisou, mon cœur ! J'suis contente que tu sois là ! » La semaine m'avait paru longue et la route interminable. Maintenant plus rien n'avait d'importance puisque j'étais dans les bras de Mary. Et elle m'expliqua :

— Tu sais, je suis arrivée ici il y a trois mois pour vivre ma vie comme je l'entends tellement je ne pouvais vraiment pas le faire auparavant. J'étais toujours canalisée par le boulot, les amis, la famille et je suis partie car j'en avais vraiment besoin après presque trente années de prison. Mais ces amis-là, j'ai pas pu faire autrement. J'en ai marre. Mais elle, c'est une femme qui m'a tellement rendu service ! Elle était serveuse dans mon restaurant.

Qu'elle les accueille ? Soit. Mais qu'elle leur donne sa chambre et que nous prenions le canapé inconfortable de la salle pour notre rencontre amoureuse, je la trouvais un peu saumâtre, la plaisanterie ! Mais je ne dis rien et je tâchai de faire bonne figure, même quand la fumée de l'âtre se répandit dans la pièce au point que j'eus un terrible mal de tête qui m'empêcha toute la nuit de dormir.

Ses amis s'en allèrent le lendemain. La soirée s'était passée à se remémorer les moments que ces deux femmes avaient passés ensemble. Je sus ainsi que Mary menait seule son restaurant, qu'elle se levait vers sept heures du matin et ne se couchait pas avant trois heures le lendemain matin ; le temps de faire le ménage de la salle, de la cuisine, la comptabilité de la journée et de préparer les achats du lendemain. Elle n'eut sa serveuse que très peu de temps. Celle-ci raconta qu'elle trouva un jour Mary tombée sans connaissance sur le sol du restaurant. Elle alerta les services d'urgences et Mary revint à elle dans une chambre d'hôpital. Elle devait y rester au moins une dizaine de jours pour se remettre d'un épuisement total, elle sortit le lendemain en signant une décharge, le restaurant ne pouvant

marcher sans elle. Quatorze années d'un travail harassant laisse forcément des traces ; je comprenais pourquoi elle avait l'air si usée sous son maquillage.

Une fois ses amis partis, Mary me raconta sa vie sans que je lui eusse demandé quoi que ce fût. Sa naissance à Dakar d'un père qui part aussitôt. Le mariage de sa mère avec un autre homme. Le retour en France quand elle eut six ans. La naissance de son demi-frère qui tombera malade à l'âge de douze ans victime d'une maladie dégénérative ; ce frère aimé mourra à trente. Puis un autre frère qui, par ses cris sauvera la famille d'une mort certaine, la maison étant en proie aux flammes ; il avait un an ; à trois ans, on le trouvera un matin, mort dans son lit. Toutes ces confidences qui arrivaient s'ajoutèrent aux bribes entendues. Ces pièces, au puzzle de sa vie, commençaient à dessiner un profil.

Quelle drôle d'histoire ! Mary, seule survivante de la famille, n'étant pas du lit de son père, devait peut-être susciter par son arrogante santé, une sourde rancœur chez cet homme défait. C'est pour ça qu'elle disait qu'elle ne sut que son père l'aimait que peu de temps avant sa mort. Peut-être se faisait-elle des idées ? Ou bien, la mère avait-elle tout manigancé ? Nourrissait-elle une culpabilité enfouie en face de son mari à cause de cette petite fille née d'un « plaisir coupable » ? En tout cas, il semblerait d'après le livre ouvert que Mary m'offrait, qu'elle ne cessa toute sa vie de racheter inconsciemment la faute de sa mère. Et si je dis cela, c'est que je n'avais pas mis de côté le rêve prémonitoire qui annonçait qu'une truie m'attendait dans l'Orne. J'avais fouillé dans mes livres et recherché sur Internet la signification symbolique de la truie. J'avais découvert qu'on sacrifiait, en l'éventrant, une truie pleine aux déesses mères de l'antiquité, Déméter, Cères, Cybèle, pour obtenir de bonnes récoltes et de beaux enfants. Le chien blanc de Mary était une chienne qui s'appelait Cybèle. Mary avait eue une éventration lors d'une de ses grossesses. J'avais le sentiment que Mary était affublée d'un important complexe maternel.

— Tu sais je suis content que tu sois là. J'en ai marre des amis, des parents. J'ai vécu quatorze années avec mon mari. Je suis partie parce qu'il ne pouvait pas me suivre dans mes extravagances. Il est devenu alcoolique et je l'ai sorti de là.

— Et depuis as-tu vécu avec un autre homme ?

— Oui, avec un homme de quinze ans plus jeune. J'étais amoureuse, lui aussi, et ses parents voyaient d'un mauvais œil notre union. J'ai fini par lui dire de s'en aller, qu'il serait mieux avec une autre femme que moi.

— Il t'aimait ?

— Oh, oui ! Beaucoup !

— Mais pourquoi as-tu tenu à ce qu'il parte ? Tu as du le rendre malheureux ?

— Oui, mais il devait se réconcilier avec sa famille et puis faire des études pour réussir sa vie.

J'avais du mal à comprendre qu'elle put renvoyer un homme qu'elle aimait et qui l'aimait sans que celui-ci pût dire son mot et qu'elle décidât pour lui qu'elle serait sa voie.

— Et lui, il était d'accord pour te quitter ?

— Au début non, mais après, oui.

Je voyais Mary généreuse, tendre, dévouée, je ne voyais pas de mensonge en elle tellement elle était sans détour, aimante et vraie. Pourtant l'idée d'une tromperie me vint à l'esprit.

— Après quoi ?

— Bah, tu sais ! Comme il tenait à moi et qu'il ne voulait pas partir, je l'ai trompé avec d'autres hommes.

J'étais ébahi par son comportement. Elle s'en aperçut et poursuivit :

— Moi aussi, j'ai été très malheureuse ! Mais il le fallait. Avec moi, il aurait été malheureux. Maintenant, il a deux enfants et il est heureux. Il a fait des études et il a un job qui lui plaît.

L'après midi du samedi se poursuivait tranquillement comme nous le souhaitions. Mary faisait sa paperasse tandis que je corrigeais un texte sur l'ordinateur portable que j'avais apporté. Et puis, alors qu'elle passait devant moi pour se rendre à la cuisine faire du thé, je l'attrapai par la taille. Elle avait un pantalon moulant et un pull à col roulé en grosse laine chinée écrue et bise. Elle se laissa faire. Je me levai de ma chaise et dans ses yeux, je vis, je sentis... Nous envoyâmes nos vêtements aux quatre coins de la pièce et, parmi les coussins orientaux et tous ces tissus colorés, nous nous étreignîmes sur le canapé. Cette fois-ci, la spontanéité avait réussi. Nous nous étions rencontrés au plus intime de nous-mêmes et nous étions satisfaits.

Dimanche matin, j'aurais du me lever avec la joie au cœur devant la journée ensoleillée qui s'annonçait avec toutes ces heures à vivre avec Mary. Mais je n'avais pas le cœur gai. Une sorte de mélancolie m'avait envahi. C'était la fin du week-end, le temps allait passer très vite, je le savais. Et la perspective du retour chez moi à la fin de la journée pesait sur mon humeur.

Nous allâmes visiter une ferme ; un endroit isolé mais beau. Nous parlâmes de son projet d'auberge. Nous mesurâmes les travaux à faire avant de commencer à accueillir du monde. L'endroit correspondait parfaitement mais les bâtiments étaient bien trop exigus, il faudrait en construire d'autres et la jolie ferme perdrait de son cachet parmi les nouveaux bâtiments. Nous rentrâmes à Exmes dans l'après-midi ; le temps filait. J'avais besoin de parler avec Mary. Parler d'avenir. Je voulais parler d'avenir pour emporter avec moi quelque chose à penser, à rêver, quelque chose qui me fît supporter de la quitter ce soir pour mieux la retrouver la semaine suivante.

— Des projets ? Mais nous ne nous connaissons pas, mon cœur. Et le week-end prochain, il y a mes fils qui viennent pour m'aider à construire un abri pour les lamas.

— Mary, je ne comprends pas. Tu me dis que nous ne nous connaissons pas assez pour faire des projets ensemble. Je te propose de nous connaître mieux en travaillant ensemble et tu ne veux pas.

— Mon cœur, ça va trop vite. J'ai un peu peur tu sais !

— Le week-end d'après alors ?

— Non, je vais chez ma mère à Pithiviers.

Je ne compris pas pourquoi elle préférerait aller chez sa mère plutôt que de nous revoir alors qu'elle avait dit maintes fois qu'elle voulait mettre de la distance entre elle et sa famille et surtout sa mère.

— Je vois que tu me tiens rigueur d'aller voir ma mère.

— Ben, oui ! Surtout après ce que tu m'as dit sur tes trente années de prison.

— Tu sais mon cœur, à chaque fois que j'étais en difficulté, ceux de ma famille ont toujours été là pour me ramasser à la petite cuillère. Les hommes de ma vie, ils n'étaient pas là. Alors jamais je ne les abandonnerais !

Je ne savais quoi répondre. J'avais envie de dire : « Quels drôles de types as-tu aimés pour qu'ils se comportent de la sorte ? » J'avais envie de dire que ce n'était pas mon genre de laisser tomber ma compagne dans la difficulté mais je me sentis tout à coup exclu de sa vie si bien que je ne répondis rien.

La journée se terminait. J'avais quelque chose en travers de la gorge, une sorte de vague à l'âme dont on ne sait pas très bien s'il console ou s'il fait souffrir.

— Au revoir mon cœur ! Ne vas pas vite sur la route et préviens moi de ton arrivée, j'ai peur tu sais !

— Au revoir Mary, au revoir mon amour !

Le « mon amour » avait eu du mal à passer entre mes lèvres et, dans mon cœur, ça ne sonnait pas très juste. J'étais sûr d'aimer Mary mais j'avais quelque chose en moi qui se refusait à le dire.

\*

Deux semaines passèrent tant bien que mal. J'étais nerveux. Je pressentais que ce bel amour était entrain de me filer entre les doigts malgré les mots doux que nous échangeions par le Net.

«Bonjour mon cœur, je suis désolée mais tu sais, je suis en ce moment en plein questionnement jusqu'à parfois un peu de désarroi face à mes projets dans le temps. Autant si j'étais en couple cela serait l'affaire des deux, autant comme ce n'est pas le cas je me dois d'assumer seule des décisions que je ne devrais qu'à moi même afin d'en porter l'entière responsabilité, c'est à dire ne surtout pas avoir l'occasion, en cas d'erreur, de l'attribuer à personne d'autre que moi! »

Elle reparlait encore de ça : de ne rien devoir à quiconque, comme si l'autre n'eut pas son propre jugement ni sa propre liberté, une liberté d'être avec elle en pleine conscience. Ça m'énervait. Ça m'énervait d'autant plus que l'écran de l'ordi m'empêchait de communiquer facilement avec elle pour clarifier les choses et apaiser ses peurs.

Elle poursuivait : « Par le passé, j'ai toujours plongé dès que mon cœur me le faisait savoir dans des rêves de projets communs et sans attendre. J'ai toujours tout mis en œuvre pour me rendre totalement disponible, ne rien entraver, en prenant de la distance avec les miens. Comme si je tirais un trait sur tous ceux qui sont toujours là quelle que soit ma vie affective. Je prenais et profitais de mon entourage quand j'étais seule et quand j'étais en couple, je me consacrais à lui à trois cents pour cent jusqu'à la catastrophe où tout le monde récupérerait une serpillière qui pleurerait et qui était mal pendant des mois et des mois... »

J'avais envie de lui dire : « Mais je ne suis pas comme tu l'imagines. Je n'ai aucunement l'intention de te séparer de ta famille et je ne vois pas comment je pourrais te transformer en serpillière. C'est une chose qui ne peut se produire car je verrais ton malaise arriver et je ferais en sorte d'y porter remède. C'est ça l'amour, non ? ».

Elle continuait : « Bien sûr j'ai eu un élan vers toi que je n'ai pas caché ni minimisé, j'aurais peut être dû me contrôler, être plus prudente mais je ne sais pas jouer et tu le sais. Aujourd'hui tu me fais peur, on ne se connaît pas. On a passé un week-end avec plein de monde et un week-end tous les deux. Il y a plein de jolies choses mais il faut tout sentir sans occulter les différences. Je ne veux pas me casser la figure et j'ai l'impression que plus on va s'accorder du temps, plus tu vas aller vite et je ne veux pas qu'on se fasse du mal ni à l'un ni à l'autre, on ne le mérite pas. La soif d'être deux, la soif de l'autre, parfois aveugle et je n'ai jamais été aussi prudente car j'ai compris, enfin, les leçons. Et mon prochain couple sera à vie! Je veux le construire ainsi. Ne m'en veux pas, je suis très attachée à toi, pour peut-être trouver un « nous ». Sois patient, sinon la peur n'est pas prête de me quitter, surtout qu'en ce moment je pense à plein d'autres choses presque vitales pour moi, à mes animaux qui sont des êtres vivants et que je dois respecter. Je te fais plein de bisous doux, mon cœur. Même si tu me manques aussi, et même si on ne se voit pas, je pense beaucoup à toi. Mary. »

Je lui renvoyai un message qui disait tout ce que j'avais pensé en lisant le sien.

Une semaine passa encore. J'envoyai d'autres messages. Elle avait vu sa mère mais cette fois-ci, elle avait à faire à la Rochelle. Puis passa une autre semaine et encore une autre. Au

boulot, entre deux clients, je consultais ma boîte aux lettres. Aucun message de Mary. Ça sentait le brûlé. Je m'impatientais. J'envoyais message sur message. Aucune réponse. Puis un jour, une petite enveloppe fermée apparut en haut à gauche de l'écran avec l'adresse de Mary. Je cliquai dessus non sans une certaine appréhension. C'était, soit un message d'amour qui nous engagerait plus avant, soit celui qui annoncerait notre rupture. J'avais des sueurs car, bien sûr, je m'attendais au pire.

« Bonsoir je suis désolée, Gilbert, mais je n'étais pas prête, je crois, à autant de rapidité de décision de vie, sûrement pas prête à rencontrer, à avoir un coup de cœur. Attendre, comprendre, savoir, mais pas prête à être sûre de NOUS aussi vite. Et l'enfermement, je ne suis pas d'accord pour le revivre sans savoir. On ne se connaît pas du tout, nos traits de caractère nous sont inconnus et j'ai décelé une impression de dureté envers beaucoup de choses qui pour moi ne sont pas établies autant que pour toi. Je suis, malgré mes certitudes, ma personnalité, quelqu'un qui aime l'insouciance, le rire, la vie, les autres, les folies. Sage sûrement pour une foule de choses par éducation et respect, mais lorsque je me sens bien, je n'y suis pas du tout. Il m'a fallu traîner mon ex-mari dans mes extravagances. Il aimait au début ! car pour lui cette fantaisie le changeait mais, en fait, il était incapable de la vivre et je n'étais pas là pour le réveiller constamment. Je crois qu'on ne se correspondait pas et il aurait fallu l'admettre. Je ne suis pas une fantaisie ! Et suis incanalizable ! Et tu me fais peur. Voilà ! Aujourd'hui je ne fais plus de rencontre, je suis en train de finir de lire ton magnifique bouquin car j'ai envie de savoir. Je pense à changer beaucoup de choses dans ma vie car ce que j'avais décidé n'est pas aussi en adéquation avec mes désirs. Ne m'en veux pas ! Je ne veux pas qu'on se revoie car ta force de persuasion ne sera pas bénéfique. Je te fais un bisou. Mary. »

J'avais réussi à atteindre la fin de la journée sans m'effondrer devant les clients mais, une fois refermée sur moi la porte de ma maison, je courus me jeter sur le lit et la tête enfouie dans l'oreiller, je lâchai les eaux.

Heureusement qu'on était vendredi soir car deux jours pleins j'ai pleuré. J'ai pleuré de chagrin. J'ai pleuré d'incompréhension. Pourquoi m'a-t-elle fait ça ? Pourquoi m'a-t-elle confondu avec ses autres amours ? Bon Dieu, comme je la sentais proche de moi cette belle et grande femme ! Cette intimité amoureuse que je palpais, qui me semblait si prometteuse de lendemains denses et vivants, comment Mary avait-elle pu y renoncer ? Car elle n'avait jamais démenti l'amour qu'elle avait pour moi. Mais si ! Je savais. Je savais grâce à mon rêve de truie. Je savais que je n'y étais pour rien. Je savais que sa peur avait placé un fantôme entre elle et moi et qu'elle avait vu le fantôme au lieu de moi. Mais de savoir ne m'avait servi à rien. Entre les pleurs, je trépignais de rage. Je me disais que j'aurais pu faire quelque chose. J'aurais pu lui parler doucement, la rassurer. J'aurais pu l'aider à voir ce qui se tramait en elle à son insu et qui faisait échouer ses amours, et ses projets aussi car j'avais des doutes sur son projet. « J'aurais pu ! » hurlai-je en envoyant valdinguer d'un coup de pied une chaussure de sport qui traînait dans la chambre. Mais non, je n'aurai pas pu, puisque je n'ai pas pu. L'idée de l'évidente impossibilité me calma.

\*

J'étais tellement sûr de vivre une longue histoire avec Mary que j'avais enlevé mon annonce du site Internet de rencontres. Je la remis. Et pour me redonner confiance, je me dis qu'après cette histoire, j'allai en vivre une autre et qu'après tout, Mary était venue alors que



je commençais ma quête. Je m'étais renseigné : la moyenne avant de rencontrer une vraie compagne, c'était un an, un an et demi. J'avais encore de la marge avant de me poser la question de ma capacité à rencontrer un amour durable.

Les soirées passées à converser à l'ordi, non pas le « chat » ou bavardage, je n'aime pas ça, mais les échanges de mèles et l'espoir suscité par une écriture soignée, un trait de caractère plaisant, une jolie photo, finirent par effacer mon chagrin. Je rencontrai quelques femmes plaisantes et parfois jolies mais aucune avec laquelle j'eusse envie de commencer une belle histoire. L'année passa ainsi.

Au moment des fêtes, j'eus envie de souhaiter un joyeux Noël à Mary. Je ne croyais pas obtenir de réponse et puis : « Merci, Gilbert, tu es un amour. Mais ça j'en suis toujours persuadée! Je te souhaite aussi un joyeux Noël. Ce soir là, quelque part dans le ciel, il y aura une étoile qui te dira toute ma tendresse et déposera sur ton oreiller un bisou doux rien que pour toi. » Je n'aimai pas cette réponse faussement poétique. Je répliquai : « Les baisers des étoiles sont un peu froids, tu ne trouves pas? Ce n'est rien en comparaison d'un doux baiser tendre et chaud d'une Mary dans mes bras. Un jour peut-être? quand tu seras guérie de ta peur d'un bonheur possible avec moi. Oui, je prends soin de moi. Je ne t'attends pas, Mary, bien que je sois amoureux de toi. J'ai repris ma quête sur Internet, tu sais ! Plein de bisous à toi, Mary chérie, et donne-moi de tes nouvelles. Comment avance ton projet, tes interrogations? Gilbert. »

Elle répondit aussitôt : « Tu as raison, ce n'était pas un bisou des étoiles, juste des jolis mots pour dire. Et merci pour les nouvelles, cela me fait plaisir. Les miennes n'avaient aucun intérêt et il est normal que je ne t'en aie pas parlé...»

Ah ! cette foutue manie de penser qu'elle ne peut m'intéresser que lorsqu'elle est au sommet de sa forme.

Elle poursuivait : « En fait, j'abandonne mon projet et cherche à vendre les lamas Tu sais, peu de choses a changé dans mon cœur et ma tête entre toi et moi, j'avais plutôt peur de tout cet affectif que j'adore. Mais trop vite, trop loin ! Alors le résultat : trop peur encore de partir dans un chagrin fou! Je ne souhaitais pas trop te le dire, par respect pour tes sentiments! Et là c'est moi qui vais te faire un bisou tendre car, à cette heure, les étoiles dorment. Mary. »

J'écrivis aussitôt : « Et le chagrin fou, c'est moi qui l'ai eu. Je sais, Mary, que tu as peur d'un bonheur possible avec moi! Qu'est-ce que tu crains ? Que je te laisse tomber? Je suis resté des années et des années avec Corinne que je n'ai jamais réussi à aimer. Alors avec toi, que j'aime, ce serait parti pour cinquante ans. Et puis pour les gens que tu aimes, ta famille, tes amis, il n'est pas question pour moi de les laisser tomber. C'est possible de respecter toutes tes sensibilités ainsi que les miennes, tu sais ! Parler, s'apprivoiser, prendre son temps et respecter nos rythmes, apprendre à dire, dire ce qui est trop vite et trop loin pour toi. Faire la part des choses avant de s'engager. Même si ça prend du temps, ça doit pouvoir se faire, non? Bon! Je n'insiste pas. Je ne veux pas que tu te refermes parce que j'essaie de te persuader. Tu fais comme tu veux, mon amour mais si tu veux, même ne serais-ce que pour passer un moment de tendresse avec moi, fais-moi signe. Je respecterais le temps que tu désires me consacrer. Mais je ne t'attends pas. Je t'aime, Mary chérie! Gilbert. »

\*

C'est l'attente de la fête qui me plaît. Et seulement elle. Fin décembre, la nuit arrive tôt. Elle est plus sombre et plus puissante au fur et à mesure que les jours s'avancent.

L'atmosphère s'emplit de mystère. Le miel des choses s'immisce. Des pétilllements joyeux viennent crever en surface, sans prévenir... Et paf ! Quand l'obscurité parvient à son comble, on ouvre la lumière. Les assiettes, les verres, plein de verres alignés selon la taille et les couverts de chaque côté de l'assiette, non, des trois assiettes empilées que chacun a devant soi, rutilent sur la nappe blanche. Fi donc de la bienheureuse obscurité qui couvrait son mystère ! Puis les fumets des plats qu'on apporte et les cris, les blagues et les balourdises des uns et des autres ont vite fait de balayer le restant de magie...

J'avais fait un sapin de Noël dans ma maisonnette et quelques bougies éclairaient la pièce. Je m'apprêtais à passer seul cette nuit si douce à contempler le scintillement des ampoules colorées qui se reflétaient sur les guirlandes et les boules argentées quand je cédaï à l'appel de la famille.

Le jour de l'an parti, je me réveillai dans la fade lumière de janvier, filant une nouvelle fois vers Exmes. Mary m'attendait. Elle avait désiré qu'on se revoie et je n'avais pas émis d'objection. Toutefois, alors que défilaiient les arbres nus et les champs poudrés à frimas, j'avais encore dans la bouche un goût de vide, une vieille nostalgie, sorte de gueule de bois de l'âme, que je traîne avec moi chaque année à la même époque et que l'idée de revoir Mary aurait pu chasser. J'étais content, mais l'enthousiasme n'y était pas. Notre histoire en avait pris un coup et je pensais qu'elle ne tenait plus qu'à un fil ; les chances qu'elle reprît étaient bien minces.

Les lamas étaient toujours là. Dans l'enclos, il y avait désormais un abri. Cette fois-ci Mary était seule.

— Bonjour mon cœur, dit elle en me serrant dans ses bras. Je suis contente que tu sois là !

— Moi aussi, Mary ! Moi aussi ! Tu m'as manqué, tu sais ?

Et je la serrai, je l'embrassai : son grand corps chaud, ses lèvres charnues et son sourire éclatant. Nous nous regardâmes complices et son rire cascada dans la cuisine. Puis elle dit de sa voix qui s'enroue quand elle parle tout bas : « Tu veux un café ? »

Je voulais lui parler. Parler de nous, de ses peurs ; mais je cherchais aussi des réponses qui eussent calmé mon chagrin. Et plus tard dans la matinée, les choses se dirent.

— Tu as bien bossé avec tes fils pour monter l'abri !

— Non, ils ne sont pas venus, je l'ai monté seule.

— Tu aurais pu m'appeler. J'aurais voulu travailler avec toi.

— Je voulais pas que tu viennes. Mon projet est foutu, je cherche à vendre mes lamas. Ici c'est un trou mortel. Je veux pas faire supporter aux autres les conséquences de mes choix. D'ailleurs, j'étais si mal que j'ai vu personne pendant un mois. J'avais coupé le téléphone et un jour, j'ai vu arriver les gendarmes. C'est mes enfants qui les avaient envoyés. Ils voulaient savoir si je n'étais pas morte.

— Et à la Rochelle, ça c'est bien passé, qu'est-ce que tu faisais ?

— J'étais partie rejoindre un homme que j'ai connu sur Internet juste après toi.

Je reçus cette confidence comme une blessure. Elle était repartie dans de nouvelles amours alors que j'étais planté chez moi devant l'ordi à attendre de ses nouvelles ? Ca me faisait mal. Et pourtant, elle osait me le dire. Malgré ma douleur, j'aimais cette franchise, cette absence de dissimulation. Et pourtant, il y avait bien eu dissimulation, mais comment lui en tenir grief quand elle répondait à mes questions avec la plus grande honnêteté ? L'honnêteté de l'instant, bien-sûr !

— Je suis tombée sur un escroc ! Il m'a dit qu'il était propriétaire d'une boîte de nuit. Il m'a fait miroiter des trucs vachement sympas. Et puis un jour, au téléphone, je suis tombée sur sa femme. On a parlé et elle m'a raconté que c'était un menteur, qu'il ne possédait rien, que c'était un type sans le sou qui vivait à ses crochets et qu'elle venait de chasser de chez elle. On s'est vu avec sa femme. C'est devenue une copine. Ça lui a fait drôle, j'te le dis !

Je voulais savoir. Je pris mon courage à deux mains. C'était le moment.

— Et moi, Tit'amour, pourquoi tu m'as jeté ?

— T'es trop calme. J'aime la musique et toi, c'est le silence que tu aimes. J'aime le tourbillon et pas toi. Non, on abîmerait nos personnalités si on vivait ensemble. On est bien trop différents.

J'avais eu peur de raviver mon chagrin en la questionnant sur sa relation avec moi, mais je fus plutôt apaisé. Maintenant je savais.

J'avais apporté mon ordi portable et je travaillais à un texte. Enfin, j'essayais. Mary était à son ordi, elle aussi. La pièce était dans la pénombre et son visage était éclairé par l'écran. Je la regardais. Je ne pouvais rien faire d'autre que de la regarder. Elle avait des demi-lunettes reliées à son cou par une chaînette en plastique transparent. L'éclat bleuté des pages Internet se reflétait sur les verres et variait selon ce qu'elle tapait au clavier. On distinguait le tour brillant de ses lunettes et les pendentifs en or à ses oreilles, sa coiffure léonine. La lumière faible gomme les défauts et adoucit les traits. J'étais charmé par ce qui se dégageait d'elle. Elle avait belle allure, ma Mary ; elle paraissait beaucoup plus jeune ! J'étais fier d'être avec cette belle femme.

Le téléphone sonna. Elle pris le combiné et un silence se fit. Puis j'entendis dans sa bouche : « C'est pas mal cette idée d'aller en boîte ce soir ! Tu me rappelles si c'est OK ? » Puis nous continuâmes sur nos ordi. J'attendis qu'elle parlât de sa sortie du soir, qu'elle me demandât ce que j'en pensais. J'étais quand même là pour passer la soirée avec elle et je trouvais son attitude curieuse. Je ne dis rien mais ma blessure amoureuse venait de s'ouvrir à nouveau.

La nuit tomba. Ce fut l'heure du repas. Nous mangeâmes sans nous dire grand-chose. Il me semblait qu'elle n'était plus là pour moi et je souffrais en silence. Je me préparais à partir juste après le dîner lorsque le téléphone sonna de nouveau. Quand elle raccrocha, elle dit :

— Finalement, nous sortons pas. Ça t'aurait plu de venir avec nous ?

— Non ! Je m'apprêtais à partir.

Nous finîmes la soirée sans joie. Je voulais me secouer des humeurs maussades qui m'avaient envahi et j'espérais qu'elles partiraient dans le grand lit de Mary. J'essayai quand même de lui faire l'amour, mais le cœur n'y était plus. Au lieu de la tendresse et de l'élan amoureux, j'avais un vague à l'âme qui me donnait seulement l'envie de disparaître dans un trou de souris. Je ne dormis pas bien et Bébé Ça me passa quatre où cinq fois sur le corps avec son imperturbable ronronnement avant d'aller s'installer en rond au pied du lit.

Le lendemain, je partis et, sur le trajet du retour, je sus que je ne reviendrai pas.

Plus tard, je voulus savoir ce qu'elle devenait. Elle avait vendu ses lamas à un prix dérisoire alors qu'elle les avait achetés fort cher, elle était au chômage, elle était venue habiter chez sa mère en attendant de retrouver du travail. Pour avoir voulu sortir de sa prison, comme elle disait, sans accepter l'aide de quiconque, elle y était retournée.

Son projet avait avorté et ses amours aussi. Ne voit on pas là l'image de la Truie, mauvaise mère, dévorant sa progéniture ?

La dernière fois que nous échangeâmes sur le Net, son dernier mot fut. « Je ne te quitte pas. Seulement une vie ensemble m'est impossible. Tu es mon ami d'âme pour la vie ! N'OUBLIE JAMAIS ÇA ! »

J'étais son ami d'âme pour la vie. Qu'est-ce que ça voulait donc dire, puisque je ne reçus plus aucune nouvelle malgré quelques tentatives pour retrouver sa trace ?

\*

Deux ans passèrent. Je rencontrai beaucoup de femmes. J'aimais les recevoir chez-moi. C'était dans mon univers que j'aimais les rencontrer. Ma maisonnette était devenue une garçonnière. Et pourtant, je n'avais jamais songé à vivre comme cela auparavant. Je trouvais des choses intéressantes chez chacune. J'aurais voulu trouver toutes ces choses chez une seule, mais ça n'arrivait pas. Bien des femmes prennent soin de ne pas fréquenter d'hommes mariés parce qu'elles craignent l'aventure sans lendemain. J'étais un homme libre et je n'avais pas mieux à leur offrir.

Le rêve de la truie, c'était moi qui l'avais fait. Etais-je donc affublé du même complexe que Mary ? J'avais repris l'écriture. J'avais mis de beaux personnages féminins en scène et mes manuscrits s'accumulaient sans que cela intéressât un éditeur. Je vendais toujours des tuiles. Je n'étais pas prêt de sortir de ma prison, moi non plus.

"

"

"

.....

"

.....**HRP**.....



## REGIS LESAGE

### Une truie t'attend dans l'Orne

\*

*Et voilà ! Ça venait de se précipiter d'un coup sans que j'eusse le temps d'y réfléchir : Josette, les sites de rencontres, le rêve de la nuit. Je n'avais pas cherché, mais c'était bien la réponse à ma panne d'inspiration. J'étais à présent parvenu au bout de ma vie de célibat et je me rendais bien compte que je tournais en rond parce que j'étais seul. Il me fallait donc une compagne pour m'extraire de moi-même, pour la regarder vivre, discuter avec et faire des projets.*

*Le lendemain, je demandai à Josette : « Didier, qu'est-ce tu dirais de lui ? » Elle répondit : « Rien. Je ne sais pas quoi en penser, c'est un gars bizarre. Enigmatique, je dirais ! » Elle confirma ce que je pensais de lui. Donc, un personnage énigmatique venait m'avertir qu'une femme m'attendait dans l'Orne. Cette idée me plaisait et je n'arrêtais pas d'y penser. C'était agréable d'imaginer une jolie femme en train de m'attendre dans l'Orne.*

Un homme divorcé, seul, un emploi pas motivant, se lance dans l'écriture pour donner un sens à sa vie. Puis Internet, un rêve nocturne, une femme...

\*

## Nouvelle